

SIMPLES CHOSES

LES OIES

Il était un pastoureau
Qui jouait des ritournelles
Sur une flûte en sureau
Tout en gardant ses aganelles.

Passant le long du chemin
Plein de l'ombre des ormoies,
L'écoutait, la gaule en main,
Rose la gardeuse d'oies.

Tous les jours elle venait
Paître sa bande imbécile
Où la flûte résonnait
Guidant le troupeau docile.

Or, en écoutant les sons
De la musique champêtre,
Une dizaine d'oisons,
Dans le clos, un jour, vont paître.

— " Laisse, Turc, dit le berger.
Laisse-là, la compagnie,
Qui vient ainsi manger
Chez nous, sans cérémonie. "

Rose accourt : " Ah ! j'ai perdu
Dix beaux oisons de ma bande ;
Tu me vois, l'air éperdu,
Les chercher parmi la brande.

Et la faute en est à toi ;
La flûte qui va sans trêve
Chantant, me met hors de moi
Et m'emporte dans un rêve.

Mon cœur, sous mon caraco,
Chante avec elle et se pâme ;
Je suis l'âme de l'écho,
L'écho la voix de mon âme.

Mes oisons... Ah ! les voici,
Permet, voisin, que j'emmène
Mes beaux oisons hors d'ici,
Hors de ce champ, ton domaine. "

" Halte-là, dit le berger ;
On ne sort pas comme on entre,
Quand on s'est venu goryer,
Dans mon trêfle jusqu'au ventre.

Pour aller à l'opéra
On se fend d'une couronne ;
Et ma musique il faudra
Payer très cher, ma luronne !

Un seul baiser, qu'en dis-tu ?
— " Merci, voisin, c'est tout comme.
Je suis fille de vertu,
Mes baisers sont pour mon homme. "

— " Me veux-tu bien pour ton mari,
Rose, ô Rose, ma voisine,
Ou que je meure, mari,
De ta hauteur assassine ?

Je possède dix journaux
En jachère, une prairie
Où vont paître mes agneaux,
Plus un bœuf à l'écurie.

Je possède une maison
Dont le toit en tuiles jaunes
Perce entre la frondaison
Des bouleaux blancs et des aunes.

Mon troupeau sera le tien ;
Le veux-tu, Rose chérie ?
Tout ça, Rose, t'appartient
Si tu veux qu'on se marie. "

— " Je sais à peine ton nom,
Mais ton franc discours me touche.
Berger, je ne dis pas non :
Qu'entre nous rien ne soit louche !

Je ne dis pas non, bien sûr ;
Mais, veux-tu d'une humble fille
Qui n'a que sa part d'azur,
En ce monde, et son aiguille ?

— " Mon nom est Jacquot Perrin,
Violon de la kermesse ;
C'est moi qui chante au lutrin
Le dimanche, à la grand'messe.

Cessons de parler d'argent,
Comme les grands et les riches ;
Je serai moins exigeant,
Les bergers ne sont pas chiches.

S'en aller à travers champs
Sous le ciel que le soir dore,
Parmi les bois pleins de chants,
Le long de la rive sonore ;

S'en aller comme l'oiseau
Que Dieu nourrit sans qu'il sème,
Où le lys que, sans fuseau
Il vêt mieux que le roi même ;

S'en aller la joie au cœur,
Sans remords et sans entraves,
Du bon petit air moqueur
Des paysans bons et braves,

Cela vaut des lingots d'or ;
Libre quand on se réveille,
On est riche, quand on dort
Et qu'on est belle et pas vieille.

Riche-est être heureux de peu,
De ses gros habits de bure,
De son maigre pot-au-feu
Et des dons de la nature.

C'est cueillir le même grain,
C'est travailler côte à côte,
Descendre du même train
Et monter la même côte.

Dans la peine, c'est d'être un
Et c'est partager ses joies ;
C'est, enfin, mettre en commun,
Moi, mes moutons, toi, tes oies.

Tu ne dis rien : tu consens.
Irons-nous au presbytère
Faire publier les bans
Dimanche, par le vicaire ?

— " Ne forçons point le destin ;
Accorde-moi jusqu'à Pâques
Et tu sauras, pour certain,
Si je serai dame Jacques. "

La morale de ceci,
Amis lecteurs, la voici :

Las ! combien souvent, ignorant nos voies
Ne sommes-nous point menés, tour à tour,
Non seulement en amour,
Par des moutons et des oies.

Jules Mario Lanos.

LES SENSITIVES

S'il est des personnes accessibles à toutes les joies
qui passent, ou plus ou moins empressées à saisir au
vol les indices du bonheur, il en est d'autres au con-
traire, qu'aucun plaisir n'émeut et qu'aucun spectacle
ne récréé.

Le cas est exceptionnel, mais il existe ; et l'on voit
des personnes d'une piété solide, d'une rectitude admi-
rable de jugement, se laisser choir dans les flots de la
mélancolie sans que rien puisse les en retirer. C'est
là un de ces naufrages peu communs où vont sombrer
quelques âmes à la suite d'une épreuve ou d'une sé-
rieuse déception !

Pour ne pouvoir ainsi — dans un moment de lutte
suprême — résister aux orages inévitables qui mena-
cent généralement tous les cœurs et toutes les têtes, il
faut que ces êtres soient d'une nature éminemment
subtile, presque de la même organisation que les
Sensitives, fleurs si frêles et si tendres que le moindre
souffle les ternit et que le plus léger contact les dé-
compose.

Pauvres fleurs ! pauvres âmes ! Nul ne partage leur
impressionnabilité ; on ne cherche pas à les com-
prendre ; elles sont vouées à l'oubli des uns, vexées
par l'ironie des autres et sont contraintes de se retran-
cher elles-mêmes derrière le mur glacé de l'indiffé-
rence publique. Rien n'échappe à ces natures déli-
cates ; pour elles, le moindre geste est une révélation
et le moindre regard est une sentence. Souvent ceux
qui les froissent ne se doutent pas de l'influence né-
faste qu'ils exercent, mais ils ne leur enlèvent pas
moins, comme aux plus tendres fleurs, le prestige de

leur grâce et le principe de leur vitalité. — Eh ! bien
pitié !

Pitié pour Elles ! Sachons bien les reconnaître, ces
toutes fragiles créatures, et donnons-leur cette goutte
d'eau dont elles ont soif : un peu de charité chré-
tienne.

MARGUERITE DES CHAMPS.

DOM JEAN MARIE ABBE

Le Canada a eu l'honneur de posséder depuis le mois
d'août, un ami sincère du progrès de l'agriculture dans
la personne du R. P. Dom Jean Marie, né Auguste
Choutau, abbé mitré de l'Abbaye de Bellefontaine, au
diocèse d'Angers.

C'est en 1881 que le R. P. Abbé répondit à l'appel
de feu l'abbé Rousselot, curé de Saint-Jacques, et
qu'il envoya au pays quelques-uns de ses religieux
fonder la colonie des Trappistes d'Oka, dont l'abbé de
l'abbaye de Notre-Dame-du-Lac orne si bien le joyau
de nos institutions religieuses dans le diocèse de
Montréal.

De cette communauté est sortie la colonie de Notre-
Dame de Mistassini, en 1892, au Lac Saint-Jean.



Quelque temps auparavant, le R. P. Abbé répondant
au dessein de feu Mgr. Taché, qui voulait voir les
Trappistes s'établir dans son diocèse, vint au pays
pour établir sa nouvelle colonie, qu'il vient encore
de visiter. Le R. P. Abbé de Bellefontaine est doué
d'une énergie extraordinaire. Elu abbé à l'âge de 26
ans, il n'a cessé depuis 32 ans, d'améliorer l'abbaye de
Bellefontaine, qui est aujourd'hui l'une des plus belles
de France.

Le R. P. Abbé après avoir passé quelque temps à Oka
s'est embarqué pour la France. Il aime tout particu-
lièrement le Canada, et ceux qui ont eu l'occasion de
visiter l'abbaye de Bellefontaine, ne peuvent que
témoigner de la bienveillance du R. P. Abbé de
Bellefontaine pour les Canadiens-français.

L'AMOUR DU PAYS NATAL

Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son
palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa
montagne que l'habitant de la plaine à son sillon.
Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer
son sort contre celui du premier potentat de la terre.
Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souve-
nir ; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents,
ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge,
à boire du lait de chèvre, à chanter dans la vallée ces
ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit
s'il ne retourne au sol natal. C'est une plante de la
montagne ; il faut que sa racine soit dans le rocher.

CHATEAUBRIAND.